



HAL
open science

Le Confiteur de Georges Martin (1640-vers 1680). Le récit d'un prêtre-musicien entre parcours spirituel et itinéraire professionnel

Stéphane Gomis

► **To cite this version:**

Stéphane Gomis. Le Confiteur de Georges Martin (1640-vers 1680). Le récit d'un prêtre-musicien entre parcours spirituel et itinéraire professionnel. La circulation de la musique et des musiciens d'Église (France, XVIe-XVIIIe siècle), May 2013, Montpellier, France. pp.69-82, 10.15122/isbn.978-2-406-05630-0.p.0069 . hal-01516939

HAL Id: hal-01516939

<https://uca.hal.science/hal-01516939v1>

Submitted on 22 Feb 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

LE CONFITEOR DE GEORGES MARTIN (1640-VERS 1680)¹

Le récit d'un prêtre-musicien entre parcours spirituel et itinéraire professionnel

En 1643, paraît un ouvrage intitulé *L'Entretien des musiciens*. Son auteur, Annibal Gantez (1607-1668 ?), prêtre et maître de musique, conte dans ces cinquante-sept lettres son existence de musicien². Ces échanges épistolaires constituent un témoignage rare sur la condition de ces virtuoses employés par différentes institutions religieuses au gré de leurs pérégrinations. L'œuvre de Gantez pose la question de l'itinérance de ce groupe socioprofessionnel, aujourd'hui mieux connu pour ce qui concerne notamment la seconde moitié du XVIII^e siècle. Il y a quelques décennies, Denise Launay avait attiré l'attention de la communauté scientifique sur les principales caractéristiques de ces musiciens parcourant le royaume³. Nous entendons inscrire cette contribution dans ses pas, en nous appuyant sur les apports de l'historiographie la plus récente et sur une source encore mal connue : le *Confiteor* de Georges Martin.

Le livre de Georges Martin se présente sous la forme d'un volume in-octavo de 286 pages. Il porte exactement le titre suivant :

Le confiteor de l'infidèle voyageur, par feu Georges Martin, renégat ; extrait de ses voyages, dédié à la jeunesse chrétienne pour étrennes de cette année 1680

-
- 1 Nous avons entrepris une édition critique de l'œuvre de Georges Martin. Ce projet est toujours en cours. Les éléments exposés dans le cadre de cette contribution sont donc partiels, et des recherches complémentaires s'avèrent encore nécessaires.
 - 2 Florence Chappée, « Annibal Gantez, auteur de *L'Entretien des musiciens* (1643) », *Maîtrises & Chapelles aux XVII^e et XVIII^e siècles. Des institutions musicales au service de Dieu*, éd. B. Dompnier, Clermont-Ferrand, Presses universitaires Blaise Pascal, 2003, p. 271-289.
 - 3 Denise Launay, « Les musiciens français itinérants au XVII^e siècle », *La découverte de la France au XVII^e siècle, 9^e colloque de Marseille, Centre méridional de rencontre sur le XVII^e siècle (1979)*, Paris, CNRS, 1980, p. 621-633.

– À Lyon, chez Abraham Robert, au nom de Jésus, Avec approbation et permission⁴.

Dans une importante contribution, parue en 1891, un prêtre du diocèse de Rouen, l'abbé Eugène Sauvage (1841-1893), est le premier à livrer une analyse du *Confiteor*⁵. Par la suite, différents auteurs se sont appuyés sur cette étude afin de mentionner le passage de Georges Martin dans leur petite patrie. Tel est le cas d'un prêtre du pays basque, Victor Dubarat (1855-1939)⁶ ou de Louise Godard de Donville pour la Provence⁷.

Dans un premier temps, nous tenterons d'éclairer le plus précisément possible la biographie de Georges Martin. Puis, nous nous intéresserons à la nature du *Confiteor de l'infidèle voyageur*, ouvrage de dévotion et écrit spirituel. Enfin, nous verrons combien ce livre révèle un parcours professionnel.

GEORGES MARTIN (1640-VERS 1680) : ESSAI BIOGRAPHIQUE

La consultation des registres de la paroisse rouennaise de Saint-Candele-Vieux indique que le 9 février 1640, le curé de ladite paroisse, Messire Jardin, a dispensé le sacrement du baptême à un garçon né le même jour. L'enfant issu de l'union légitime contractée entre Georges Martin et Madeleine Bourdet reçoit alors le prénom de son père, Georges⁸. De nombreuses investigations au sein des minutes notariales n'ont pas encore permis de préciser le niveau social occupé par la famille Martin.

4 Il existe deux exemplaires de cet ouvrage, conservés à la Bibliothèque Jacques Villon de Rouen sous les références suivantes : A 1633 Fonds Cas et N 140-1 Fonds Cas.

5 Eugène Sauvage, *Un prêtre musicien ambulant au XVII^e siècle : Georges Martin et le Confiteor de l'infidèle voyageur*, Rouen, Marguery, 1891.

6 Victor Dubarat, « Voyage de Georges Martin, prêtre rouennais et musicien ambulant, dans notre pays au XVII^e siècle », *Études historiques et religieuses du diocèse de Bayonne*, vol. 2, 1893, p. 103-111.

7 Louise Godard de Donville, « Le voyage en Provence d'un prêtre musicien », *Marseille. Revue municipale*, n° 123, 1980, p. 121-122.

8 Arch. dép. Seine-Maritime, Rouen, paroisse St-Candele-Vieux, baptêmes-sépultures 1623-1640, reg. 37 : « Le mesme jour et an (9 février) 1640, Georges fils Georges Martin et Magdelaine Bourdet sa femme, le parrain Honorable et discrete personne M^e Guillaume Martin, prêtre religieux de l'ordre de St-Augustin, curé de Hautcot St Sulpisse, la maraine Sara Le Parmentier fut baptisé par M^e Jardin curé prêtre ».

De fait, notre enquête n'a pas révélé d'actes essentiels qui permettraient de mesurer cette dimension, tels que des contrats de mariage, des testaments ou des inventaires après décès. Néanmoins, plusieurs indices concordants invitent à penser que le rang de ce lignage l'assimile au monde de la bourgeoisie.

Ainsi, Georges Martin occupe de façon continue les fonctions de trésorier de la fabrique de sa paroisse entre 1657 et sa mort, survenue en 1673⁹. Cette charge témoigne des qualités de gestionnaire de son titulaire. Elle montre également que l'homme présente des qualités morales et d'honorabilité suffisantes pour avoir suscité la confiance de ses concitoyens, qui plus est sur une longue durée. Par ailleurs, la fonction lui confère un positionnement au sein de la communauté paroissiale qui le place parmi les élites de la cité. À ce titre, il bénéficie d'un banc d'honneur dans l'église paroissiale. Son père Robert a également exercé les fonctions de trésorier de sa paroisse, Saint-André-de-la-Ville, assurément en l'année 1630¹⁰ (fig. 1).

Robert MARTIN

Trésorier, paroisse Saint-André-de-la-Ville (1630)

(† 10/07/1631)

X vers 1597, Jeanne Le Parmentier († 12/07/1644)

au moins neuf enfants dont

Georges MARTIN

(23/02/1602 – 16/10/1673)

Bourgeois

Trésorier, St-Cande-le-Vieux (1657-1673)

X 17/02/1631, Rouen (St-André-de-la-Ville)

Madeleine Bourdet (1^{re}/12/1610 – 2/07/1665) Rouen (St-Patrice)

[Fille de Jehan Bourdet et de Madeleine Acart, X 1600 Rouen (St-Pierre-le-Portier)]

au moins dix-huit enfants dont

Pierre MARTIN (?)

(13/05/1598)

Cistercien de Bon-Port

Guillaume MARTIN (?)

(23/09/1610)

Augustin

Curé d'Hautcot St Sulpice

Georges MARTIN

(09/02/1640-vers 1680)

Prêtre (1664), musicien, auteur

Michel MARTIN (?)

(8/10/1635)

parrain : Michel MARTIN, prêtre

Maître de musique cathédrale Rouen

FIG. 1 – Généalogie simplifiée de la famille Martin de Rouen.

9 Arch. dép. Seine-Maritime, Rouen, paroisse St-Cande-le-Vieux, fonds de la fabrique, G 6336-6372.

10 Arch. dép. Seine-Maritime, Rouen, paroisse St-André-de-la-Ville, fonds de la fabrique, G 6246.

Par ailleurs, le parrain de notre héros est « Honorable et discrète personne Me Guillaume Martin, prêtre religieux de l'ordre de St-Augustin, curé de Hauctot St Sulpisse ». Leur patronyme commun laisse à penser que Guillaume est un proche parent de Georges. Néanmoins, il n'a pas été possible de préciser le lien de parenté unissant le parrain à son filleul. Toutefois, il convient de noter, parmi les enfants nés de l'union de Robert Martin et de Jeanne Le Parmentier, le baptême le 23 septembre 1610 d'un garçon prénommé Guillaume¹¹. Il faut également signaler l'existence de Pierre Martin, religieux cistercien de l'abbaye de Bon-Port, dont nous reparlerons : est-ce cet autre fils de Robert, baptisé le 15 mai 1598¹² ? Ces deux ecclésiastiques sont-ils les oncles de notre héros ? Il s'agit d'une hypothèse que nous nous permettons de formuler dans l'arbre généalogique *supra*.

Dans ces dernières années du règne de Louis XIII, la capitale de la Normandie compte près de 90 000 habitants. Avant-port de Paris, elle comprend plusieurs dizaines de jurandes dont la majorité s'emploie à des activités de fabrication : draperie, tannerie, menuiserie. De surcroît, Rouen est un important centre administratif et judiciaire avec ses trois cours souveraines. Elle est également le siège d'un diocèse qui s'étend sur mille quatre cents paroisses environ, ce qui en fait l'un des plus vastes et des plus riches du royaume. Lorsque deux siècles plus tard, Victor Hugo célèbre la « ville aux cent clochers », il rappelle le nombre élevé de paroisses, trente-sept au total. Elles abritent outre les églises paroissiales, des chapelles ou encore des lieux de culte conventuels (une cinquantaine). Les gens d'Église constitueraient une communauté d'environ 2 000 individus¹³.

Parmi ces derniers, il convient de mentionner les pères de la Compagnie de Jésus qui ont en charge le collège de Bourbon fondé en 1593¹⁴. Seul établissement de « plein exercice », il constitue selon toute vraisemblance le cadre des études secondaires de G. Martin. Dans son récit, il se reproche d'avoir dérobé, au collège, les livres de ses compagnons. Par

11 Arch. dép. Seine-Maritime, Rouen, paroisse St-Cande-le-Vieux, baptêmes 1596-1666, reg. 12 : « Du 23 septembre 1610, Guillaume fils de Robert Martin et de Jehanne sa femme, le parrain Guillaume Retail, la marraine Marguerite Guillaume ».

12 Arch. dép. Seine-Maritime, Rouen, paroisse St-Cande-le-Vieux, baptêmes 1596-1666, reg. 12 : « Du 13 mai 1598, Pierre fils de Robert Martin et de Jehanne sa femme, les parrains : Pierre Dufour, Guillaume Bourdet, Pierre Martin et Robert Le Parmentier, la marraine : Roze de la Croix ».

13 Jean-Pierre Bardet, *Rouen aux XVII^e et XVIII^e siècles*, Paris, SEDES, 1983, 2 vol.

14 Marie-Madeleine Compère, Dominique Julia, *Les collèges français. 2, Répertoire France du Nord et de l'Ouest : 16^e-18^e siècles*, Paris, INRP-CNRS, 1988, p. 568-576.

ailleurs, il loue la qualité de l'enseignement de ses maîtres. Décrivant sa ville natale, il ne manque pas de signaler « le collège de Saint-Louis où l'on enseigne la jeunesse avec tant de fruit et de piété¹⁵ ». Il incite également la jeunesse à étudier « au collège sous de si vertueux et de si sçavants maîtres¹⁶ ».

Si le jeune Georges acquiert ses humanités chez les jésuites, quelles sont les modalités de son initiation à l'art de la musique ? Notons tout d'abord qu'il semble que la famille Martin ait été apparentée à des musiciens : nous relevons dans les registres capitulaires de la cathédrale de Rouen la mention de Robert Martin, organiste, qui reçoit pour paiement de son service accompli en 1487-1488, 7 livres 10 sols¹⁷. Dans une période plus récente, en 1632, Michel Martin, prêtre, ancien enfant de chœur de la cathédrale, est recruté comme maître de chapelle. Ce Rouennais avait tout d'abord exercé ses talents à la cathédrale de Laon. Nommé le 24 janvier, il connaît des difficultés dans l'exercice de ses fonctions dès les premières semaines de sa présence dans le chœur. Un acte capitulaire du 8 mars fait part d'une plainte qu'il formule à l'encontre d'une « partie des enfants de chœur qui se mutinaient contre luy, que même l'un d'iceulx nommé Louvel aurait descendu en sa cave et tiré des bouteilles de vin et sildre en son absence¹⁸ ». Michel Martin est confronté à d'autres problèmes d'autorité, à telle enseigne que le chapitre finit par le congédier en 1644. Il se trouve que l'aîné de la fratrie de la famille Martin, Michel, baptisé le 8 octobre 1635, a pour parrain « M^e Michel Martin, prêtre ». Est-ce ce maître de chapelle que nous venons d'évoquer ? Le contexte familial peut donc avoir été propice à cet apprentissage. Nous pouvons suggérer également la possibilité d'un passage à la maîtrise Saint-Evode¹⁹. Le dépouillement des riches

15 *Le Confiteor*, p. 61. Le nom de Saint-Louis utilisé par G. Martin fait référence à la titularure de la chapelle du collège.

16 *Le Confiteor*, p. 84.

17 Arch. dép. Seine-Maritime, G 2512. Compte de Pierre Fortin, procureur de la fabrique de Notre-Dame de Rouen (cathédrale), de la St-Michel 1487 à la St-Michel 1488.

18 Arch. dép. Seine-Maritime, G 2188.

19 Cf. Armand Collette, *Histoire de la maîtrise de Rouen*, Rouen, Cagniard, 1892 ainsi que, plus récemment, Loïc Vadelorge, « Le rayonnement musical de la cathédrale, XIV^e-XXI^e siècles », *Rouen : primatiale de Normandie*, dir. Mgr J.-C. Descubes, Strasbourg, La Nuée Bleue, 2012, p. 455-463 et Clarisse Lavallée, Maryvonne Lafont, Olivier Lafont, « Un exemple de protection sociale sous l'Ancien Régime : la maîtrise Notre-Dame de Rouen », *Revue d'histoire de la pharmacie*, n° 297, 1993, p. 141-150.

archives capitulaires de la cathédrale n'a pas encore permis de confirmer ou d'infirmier cette éventualité.

Si Georges Martin n'a pas occupé les fonctions d'enfant de chœur à la cathédrale ou peut-être dans son église paroissiale, la collégiale de Saint-Cande, il a nécessairement bénéficié de l'enseignement des organistes locaux. En effet, au cours de son périple, il fait valoir ses compétences en la matière. Nous savons qu'il existe une vraie école d'organistes dans la capitale normande²⁰. Ainsi, une corporation d'organistes chargée de solenniser la fête de Sainte-Cécile est mentionnée dès 1539. Le titulaire de l'orgue de la cathédrale, recruté sur concours, occupe un poste réputé prestigieux. À cet égard, le long séjour de Jehan Titelouze (1563-1633) a fortement marqué l'école rouennaise²¹. À l'époque de Martin, les organistes sont successivement François de Minorville (1645-1653) et Michel Yart (1653-1672)²².

De surcroît, en parallèle à sa formation musicale, G. Martin mène aussi une carrière ecclésiastique. En 1653, il reçoit la tonsure²³. À la date du 1^{er} février 1662, le curé de sa paroisse natale signale « la première publication des bâons de Maître George Martin acolythe désirant se faire promouvoir aux ordres saints et sacrés²⁴ ». L'abbé Sauvage affirme qu'il est ordonné prêtre en 1664.

20 Marcel Degrutère, « L'apport des organistes de la cathédrale de Rouen à la vie musicale française (XVII^e-XVIII^e siècle) », *Chapitres et cathédrales en Normandie*, éd. S. Lemagnen et P. Manneville, Caen, Musée de Normandie, 1997, p. 535-544 et Henry Decaëns, « Histoire d'orgues », *Rouen : primatiale de Normandie*, *op. cit.*, p. 464.

21 Marcel Degrutère, « Les rapports entre Paris et Rouen dans le domaine de l'orgue aux XVII^e et XVIII^e siècles », *La Normandie et Paris, Actes du XXI^e congrès des sociétés historiques et archéologiques de Normandie – Cahiers Léopold Delisle*, vol. 35-36, 1986-1987, p. 67-76.

22 Pierre Langlois, « Revue des maîtres de chapelle et musiciens de la métropole de Rouen », *Précis analytique des travaux de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Rouen pendant l'année 1849-1850*, 1850, p. 199-227.

23 Arch. dép. Seine-Maritime, G 9743.

24 Arch. dép. Seine-Maritime, Rouen, paroisse St-Cande-le-Vieux, baptêmes 1596-1666, reg. 40, mariages, 1648/1668 : « Le premier dimanche de febvrier 1662. La première publication des bâons de Maître George Martin acolythe désirant se faire promouvoir aux ordres saints et sacrés a esté faites par Monsieur Nozereau curé chanoine sepmainier ».

LE CONFITEOR : OUVRAGE SPIRITUEL
ET LITTÉRATURE DE DÉVOTION

Dans son *Confiteor*, G. Martin indique à plusieurs reprises ses intentions. Ainsi, il entend faire partager à ses lecteurs « les soupirs et les larmes de l'infidèle éprouvé²⁵ ». Ce faisant, il reprend l'intitulé de la prière de la liturgie catholique signifiant « J'avoue », « Je confesse ». L'expression est employée dans le sens suivant : « Je me reconnais pécheur ». La version française est connue sous le titre « Je confesse à Dieu » qui sont les premiers mots de la prière. Tout au long de cette dernière, le pécheur reconnaît ses fautes vis-à-vis de Dieu, mais également vis-à-vis des hommes :

Mon infidélité, mon opiniâtreté dans le mal m'a vaincu, où pensez-vous chère jeunesse ; dans ce beau jardin terrestre de la Normandie, j'y ai péché malicieusement et partout ailleurs de propos délibéré : j'ai porté ma main meurtrière sur ces pommes défendues ; non pas comme Augustin qui voulait paraître plus méchant que ses compagnons par ce larcin mais moi pour l'être davantage, je m'en suis chargé comme un hérisson qui se roule et fiche ses pointes dans ce beau fruit²⁶.

L'auteur fait référence ici à un passage des *Confessions* de saint Augustin. Cet ouvrage relate son itinéraire spirituel, il y confie notamment ses erreurs et ses débauches de jeunesse. Le « larcin » dont il s'agit est le récit du vol de fruits qu'il a aimé accomplir non pas pour jouir du produit volé, mais pour le plaisir de la transgression, et surtout celui d'être en compagnie de ses complices.

G. Martin entend donc accomplir un chemin de pénitence. En cela, il ne cesse d'invoquer la Vierge. Les dernières pages de son ouvrage sont entièrement consacrées à « une paraphrase sur les litanies de la Sainte Vierge, mère de Dieu²⁷ ». Ces mentions successives dénotent des pratiques dévotionnelles bien spécifiques, liées notamment à l'Immaculée Conception de Marie. Depuis l'époque médiévale, cette question d'une grâce spéciale accordée par Dieu à la mère de

25 *Le Confiteor*, p. 9.

26 *Ibid.*, p. 44.

27 *Ibid.*, p. 270-286.

Jésus Christ suscite des querelles virulentes entre ses partisans et ses détracteurs, notamment entre franciscains et dominicains. Les débats ont été particulièrement âpres entre les tenants et les adversaires d'une conception immaculée de Marie tout au long du XIV^e siècle. À l'époque moderne, la reconnaissance par le concile de Trente d'une telle croyance, sans toutefois l'ériger en dogme, n'a pas mis fin à des prises de position parfois très tranchées. Certes, le paysage religieux a changé. Il n'est plus celui de Thomas d'Aquin (1228-1274) ou de Jean Duns Scot (vers 1266-1308), deux des principaux théologiens acteurs de ce dossier. Néanmoins, au XVII^e siècle, la controverse ne s'est pas apaisée. En effet, l'apparition du courant janséniste ne manque pas de conduire ses détracteurs à s'interroger sur les positions des « amis de la vérité » vis-à-vis de l'Immaculée Conception. Les jésuites, qui observent et diffusent un culte fervent à la Vierge, sont au premier rang des accusateurs. Il est vrai qu'il existe, entre les uns et les autres, un antagonisme certain en matière de dévotions mariales. Le rigorisme janséniste et le triomphalisme jésuite ne s'accrochent pas facilement l'un avec l'autre. Pour autant, peut-on en conclure que les jansénistes rejettent le culte de Marie ?

Peu à peu, les positions des deux camps vont se radicaliser. Ainsi, les jansénistes font part de leur scepticisme, tandis que les jésuites deviennent des défenseurs de plus en plus offensifs de la conception immaculée. Ces derniers sont aidés dans leur combat par l'évêque de Rodez, Louis Abelly (1603-1691). En 1666, il publie un plaidoyer, justifiant la foi en l'Immaculée Conception : *Défense de l'honneur de la sainte mère de Dieu contre un attentat de l'apologiste de Port-Royal, avec un projet d'examen de son apologie*. Pour sa part, en 1673, un allemand, Adam Widenfelt, en relation avec la communauté janséniste exilée à Utrecht, publie ses *Avertissements salutaires de la bienheureuse Vierge Marie à ses dévots indiscrets*. Prenant la plume au nom de la sainte, il lui attribue notamment ces propos :

Un amour contentieux n'est pas un bon amour. Abstenez-vous de disputer et de vous mordre les uns les autres au sujet de mes perfections et prérogatives, car il n'en résulte que ruine spirituelle pour les auditeurs. Et pourquoi décider ce qui n'a été ni révélé par Dieu, ni défini par l'Église²⁸.

28 Cité par Alfred Vacant et Eugène Mangenot (éd.), *Dictionnaire de théologie catholique*, Paris, Letouzey et Ané, 1921-1922, t. 7 (1^{re} partie), col. 1177.

Sous couvert d'enjoindre les parties à cesser la controverse, l'auteur construit un démenti quant à la conception immaculée²⁹.

Le contexte qui entoure la rédaction du *Confiteur* interroge donc sur le positionnement de son auteur. Si G. Martin a bien suivi sa scolarité chez les jésuites, il pourrait avoir été sensibilisé à cette piété mariale exacerbée. De surcroît, le culte rendu à la Vierge dans la ville de Rouen prend un aspect bien particulier en référence à un genre de la poésie sacrée, le palinod. Au XII^e siècle, une confrérie, fondée dans l'église paroissiale Saint-Jean, célèbre avec une dévotion particulière à la date du 8 décembre, la fête de l'Immaculée Conception. Chaque année, un « prince » est élu parmi les membres pour présider aux assemblées. En 1486, le « prince » Pierre Daré, lieutenant général au bailliage de Rouen instaure, à côté des exercices de piété, un concours littéraire en l'honneur de l'Immaculée Conception. Cette compétition récompense un poème qui doit comporter à la fin de chaque strophe la répétition du même vers en l'honneur de la conception immaculée³⁰. En 1626, 1631 et 1632, « Pierre Martin, religieux bernardin de l'abbaye royale de Bon-Port, qui consacrait tous ses ouvrages de poésie à la Sainte Vierge³¹ » est couronné dans les concours palinodiques rouennais³². Si ce cistercien est effectivement l'oncle de Georges, celui-ci a pu puiser chez son parent une vraie inspiration. Le *Confiteur de l'infidèle voyageur* relève donc d'une démarche de conversion. Celle d'un « retour à Dieu » librement consenti par un prêtre guidé par sa conscience. G. Martin partage avec ses lecteurs ce parcours spirituel ; or, ce dernier est inextricablement lié à ses périples de musicien itinérant.

29 Cf. l'excellente mise au point de Raymond Baustert (*La querelle janséniste extra muros ou la polémique autour de la procession des jésuites de Luxembourg, 20 mai 1685*, Tübingen, G. Narr, 2006), à laquelle nous empruntons les développements qui précèdent.

30 Vanessa Dottelonde-Rivoallan, *Un prix littéraire à Rouen au 18^e siècle, le concours de poésie de l'Académie de l'Immaculée Conception de 1701 à 1789*, Rouen, Presses universitaires de Rouen et du Havre, 2001.

31 *Le Confiteur*, p. 64.

32 Bibliothèque Jacques Villon, Rouen, collection Martainville, ms. 2677 (ancienne cote Y.50), « Les trois siècles palinodiques, ou histoire générale des Palinods de Rouen, Dieppe, etc. (1486-1789), par Joseph-André Guiot de Rouen », p. 267-268.

UN CHEMINEMENT INTÉRIEUR
QUI RÉVÈLE UN PARCOURS PROFESSIONNEL

Après avoir quitté sa province natale, Georges Martin voyage en Bretagne. Il mentionne la cathédrale de Tréguier. Il se rend ensuite à Lannion, où il est employé comme musicien dans une église, peut-être celle de Saint-Jean-du-Baly qui dispose d'un orgue construit en 1627³³. Il lui arrive la péripétie suivante :

J'y fut un peu de temps, non sans dispute ; car un jour, étant à l'église avec quelques ecclésiastiques, un entre autres, constitué en dignité, voulant me reprendre quelque chant mal entonné, qu'il disait n'être pas juste d'harmonie, et moy soutenant le contraire, il ne s'en fallut guère que je ne le frappais avec le bâton de la croix, que j'avais déjà pris à la main [...]. En l'état où je me vis tout à coup réduit, je pliais bagage sans cheval et sans trompette, et emportay le chat de la maison³⁴.

Contraint de quitter précipitamment la ville, Martin prend la direction de Morlaix, qui, comme Lannion, dépend de l'évêché de Tréguier. L'église Saint-Melaine de Morlaix, érigée à la fin du xv^e siècle, possède un orgue dont le buffet est orné de trente panneaux flamboyants. L'église Saint-Matthieu dispose également d'un orgue dont le buffet date de 1677³⁵.

G. Martin quitte Morlaix pour la ville épiscopale de Saint-Pol-de-Léon. Cette dernière se distingue par la richesse de son patrimoine religieux, qui a pu être à l'origine de l'intérêt manifesté par l'auteur pour cette ville. La cathédrale Saint-Paul-Aurélien, de style romano-gothique, en est l'édifice principal, et son grand orgue a été construit entre 1657 et 1660³⁶. Georges Martin continue à visiter les cités côtières d'importance en gagnant Brest. La ville, dont la rade est exceptionnellement étendue et protégée, et qui dispose d'une citadelle stratégique,

33 Pierre de La Haye, Yves Briand, *Histoire de Lannion : des origines au xix^e siècle*, Lannion, P. de La Haye, 1974.

34 *Le Confiteor*, p. 102-103.

35 Yves-Pascal Castel, *Saint-Melaine et les Beaumanoir*, Morlaix, Association des amis de Saint-Melaine, 1989.

36 Yves-Pascal Castel, *Une cathédrale. Saint-Pol-de-Léon*, Châteaulin, J. Le Doaré, 1954.

est l'objet au XVII^e siècle de transformations ayant pour but d'en faire un port de guerre de premier plan pour abriter notamment la flotte du Ponant. Pour parvenir à la destination suivante, Martin doit traverser les Monts d'Arrée, qui marquent la limite des évêchés de Cornouaille et de Léon.

La ville épiscopale que l'auteur nomme « Quimperkorentin » désigne en réalité Quimper, que l'on appelait Quimper-Corentin en raison du nom de son premier évêque. L'auteur mentionne ensuite Rennes et l'abbaye de Saint-Melaine, ainsi que Nantes et Saint-Méen. Parti de La Rochelle, l'auteur se rend à Rochefort, située à l'embouchure de la Charente. Après avoir traversé les vignobles, Martin atteint Blaye dont la citadelle protège le port de Bordeaux. Il gagne ensuite cette dernière ville par la voie de la Garonne en compagnie de « Monsieur De Luge, anglois de nation, chanoine et sçavant organiste de la cathédrale de Bourdeaux³⁷ ». Cette mention suggère qu'il a pu être employé de la cathédrale Saint-André, qui dispose d'orgues réputées. De Bordeaux il se rend à Bazas, qui se situe sur le chemin du pèlerinage de Saint-Jacques-de-Compostelle. Puis, G. Martin rejoint Agen où il visite la cathédrale Saint-Étienne et l'église Sainte-Foy, qui se trouve en dehors des murs. Condom, autre étape du voyage, abrite notamment sa cathédrale Saint-Pierre, érigée au XIV^e siècle. Il semble ensuite avoir rejoint Bayonne en passant par les villes béarnaises de Pau, d'Oloron et d'Orthez.

En Pays Basque, arrivé à Saint-Jean-de-Luz et à Ciboure, il note que les habitants, des pêcheurs pour l'essentiel, fondent beaucoup de messes « toutes de *Requiem*, pour les âmes du Purgatoire, donnant à chaque célébrant 20 solz et un sol marqué pour avoir aidé à chanter une haute messe, de sorte que vous pouvez gagner facilement trente solz par jour ». Devant tant de libéralités, notre voyageur n'hésite pas à qualifier cette région de « paradis des prêtres mercenaires³⁸ ». Poursuivant sa route, il gagne l'Espagne, avec le projet de se rendre à Saint-Jacques-de-Compostelle. Toutefois, victime de bandits de grands chemins, dépouillé de tous ses biens, il doit renoncer à son projet.

37 *Le Confiteor*, p. 117. Cf. Arch. dép. Gironde, G 3308, chapitre métropolitain Saint-André, comptabilité, 3 décembre 1677 : « dépenses ordinaires pour le bas-chœur, De Luge, organiste, 300 livres ».

38 *Le Confiteor*, p. 133.

L'itinéraire de l'auteur du *Confiteor*, difficile à retracer en raison des retours en arrière de la narration, semble suivre plusieurs principes. Parti de Rouen, il suit majoritairement la côte ouest. Il se déplace notamment d'une cité épiscopale à une autre, et s'intéresse particulièrement aux tombeaux des saints. Il emprunte les grandes voies de communication (par exemple la vallée de la Garonne). Le chemin du pèlerinage de Saint-Jacques de Compostelle est également privilégié.

De retour en France, nous le retrouvons à Toulouse, à Montpellier, à Marseille ou encore à Draguignan. Habituellement, chacun des lieux visités fait l'objet de mentions des musiciens célèbres, de la renommée des orgues, voire des facteurs d'orgues. Dans la cathédrale de Narbonne, Georges Martin remarque : « un très bel orgue dans le chœur [...] qui fut autrefois touché par le sçavant espagnol Daranda, ce rossignol charmant, dont Louis XIII faisait tant de cas³⁹ ». De passage à Marseille, il rencontre « Monsieur Raymond, breton, [qui] avoit été organiste de la cathédrale de Montpellier. Il étoit pour lors religieux carme. Mais il obtint permission de Sa Sainteté de passer dans l'ordre de saint Benoist. Il est présentement organiste de Saint-Victor et aumosnier de la citadelle⁴⁰ ».

À Toulon, il fait la connaissance de l'intendant général de justice, police et finances de la maison du Levant. Ce dernier, Louis de Matharel (1619-1673), appartient à un lignage auvergnat, dont une branche s'est installée en Normandie⁴¹. Nous sommes là au tout début de la décennie 1670. En effet, Louis de Matharel occupe cette charge très exactement depuis le 1^{er} avril 1670 et meurt à Toulon en 1673⁴². C'est vraisemblablement par l'intermédiaire de celui-ci, avec lequel il s'est lié d'amitié, que G. Martin parvient à s'attirer « la bienveillance

39 *Ibid.*, p. 181. Il s'agit de Luis de Aranda († 1656). À son sujet, cf. notamment Alex et Janine Bèges, *La chapelle de musique de la cathédrale Saint-Nazaire*, Béziers, Société de musicologie du Languedoc, 1982, p. 88-89.

40 *Le Confiteor*, p. 218.

41 Albert de Remacle, *Dictionnaire généalogique. Familles d'Auvergne*, Clermont-Ferrand, ARGHA, 1995, vol. 2, p. 520-527.

42 Arch. dép. Var, 1 Mi EC 50 R1, Toulon, paroisse Sainte-Marie : « Monsieur Louis Materel, conseiller du roy, intendant général pour Sa Majesté aux mers du Levant est décédé le vingt huit du mois de juillet [1673] et repose dans l'église des pères capucins de cette ville, muni de tous les sacrements, pour lequel le chapitre a fait un service pour accompagner ledit corps en ladite église des capucins où il repose en attendant qu'on le porte dans sa ville de Paris ».

de M. Damian de Martel, conseiller du roy et lieutenant général des armées navales de Sa Majesté dans les mers du Levant⁴³ », dont il devient l'aumônier⁴⁴.

En 1680, l'imprimeur lyonnais indique à propos de l'auteur du *Confiteor* : « Jay pris tout le soin qui m'a été possible en l'absence de l'auteur, que l'on croit mort, pour rendre l'impression non seulement correcte mais belle ». Si on se fonde sur cette assertion, G. Martin serait déjà décédé à cette date.

Denise Launay établit une typologie des principales raisons ayant conduit les musiciens de l'époque classique à parcourir le royaume. Elles sont au nombre de trois : « ceux qui voyagent par nécessité professionnelle », « ceux qui voyagent pour s'instruire » et « ceux qui voyagent parce qu'ils sont exilés, ou en faillite, ou en disgrâce, ou à la suite d'un duel meurtrier, etc. ». Dans le cas présent, Georges Martin correspond difficilement à l'une ou l'autre de ces catégories. Son périple relève plutôt d'une quête spirituelle. Dans le même temps, cette recherche intérieure témoigne du parcours d'un musicien « vicariant » de place en place. La pluriactivité, caractéristique de ce groupe professionnel, est son quotidien. Il est tour à tour chantre, organiste, maître d'écriture et clerc habitué. En complément de l'œuvre de son contemporain, Annibal Gantez, également prêtre et musicien, il laisse un témoignage atypique dont tous les mystères n'ont pas encore été dévoilés.

Stéphane GOMIS

43 Sur ce personnage à l'existence mouvementée, ainsi que sur sa famille, cf. Constant Bernois, *Recherches sur Autruy et les seigneuries qui en dépendent*, Orléans, H. Herluison, 1893 et Baptiste Levoir, *Les Martel*, Paris, Archives et culture, 1993.

44 Les travaux sur cette fonction sont rares. Cependant, cf. l'ouvrage récent de Robert Poinard, *L'aumônier militaire d'Ancien Régime. La vie du prêtre aux armées des guerres de religion à la Première République (1568-1795)*, Paris, L'Harmattan, 2012.

TABLE DES MATIÈRES

Liste des abréviations	9
Xavier BISARO, Gisèle CLÉMENT et Fañch THORAVAL	
Introduction	11

SOURCES

Benoît MICHEL	
Le fonds Félix Raugel	21
Fañch THORAVAL	
Poésie liturgique néo-latine et réseaux cléricaux au début du XVIII ^e siècle.	
Le prosaire de Cambrai, F-Pn Rés. Vma 1376-1377	37
Stéphane GOMIS	
Le <i>Confiteor</i> de Georges Martin (1640-vers 1680). Le récit d'un prêtre-musicien entre parcours spirituel et itinéraire professionnel	69
Xavier BISARO	
L'invitation au voyage. À propos de deux exemplaires du <i>Graduale Cenomanense</i> (1515) . . .	83

RÉPERTOIRES

Jean DURON

Emprunts, imitations, influences. La réception de l'œuvre
de Rameau par les compositeurs de musique d'église 105

Thierry FAVIER

Genre musical et transferts culturels.
Le *Deus judicium tuum* de Telemann
au Concert spirituel (1738) 127

Louis DELPECH

Les *Motets pour la chapelle du roy* à la cour de Saxe.
Contours et enjeux d'un transfert musical (1697-1721) 147

Nathalie BERTON-BLIVET,
Cécile DAVY-RIGAUX et Fabien GUILLOUX

Au carrefour musical de l'Europe.
Le fonds des clarisses d'Alspach 167

STRUCTURES

Marie-Claire MUSSAT

« Vicarier » au XVIII^e siècle, nécessité ou choix de vie? 203

Georges ESCOFFIER

L'embauche à distance.
Les stratégies croisées des musiciens et des chapitres 219

Bernard DOMPNIER

Accroître la musique sans dépenser davantage.
Les chapitres du XVIII^e siècle
et la rémunération des bas chœurs 247

ÉTUDES DE CAS

Aurélien GRAS Les musiciens d'église à Avignon au XVIII ^e siècle. Portrait et mobilité de groupe	273
Bénédicte HERTZ Lyon, un carrefour de choix pour le musicien d'église au XVIII ^e siècle	291
Jean-Paul C. MONTAGNIER Un maître de musique inamovible. Prothade Amidey, chanoine au chapitre royal de la collégiale Notre-Dame de Dole	307
Sylvie GRANGER Itinéraires de quatre chantres ordinaires dans la base de données <i>Muséfrem</i>	325
Bernard DOMPNIER Épilogue. « Distillation par circulation »	343
Bibliographie des travaux cités	353
Index des noms	373
Index des lieux	381
Résumés/ <i>Abstracts</i>	387